

« La Symbolique du regard – regardants et regardés dans la poésie antillaise d’expression française », de Eric Mansfield

21 avril 2012 Gregoire Prat [Pas de commentaires.](#)



> **Le livre** : *La Symbolique du regard – regardants et regardés dans la poésie antillaise d’expression française*, de Eric Mansfield, Editions Publibook Université, 630 pages, 42 €

> **Présentation** : Le regard, élément constitutif de l’appréhension du moi, et donc de la connaissance de notre propre personne, mais aussi lien vers l’extérieur, de représentation du monde, est étudié sous la lumière de la poétique. Une poétique qui a ici ses propres bornes. Spatiales tout d’abord, avec une limite aux territoires de la Martinique, Guadeloupe et Guyane, mais aussi temporelle avec une amplitude de trente-sept années entre 1945 et 1982. L’auteur tend à mettre en relation la vie des auteurs avec leurs œuvres, les thématiques mises en scène et les méthodes utilisées pour venir à leurs fins.

[Cette critique a été rédigée par Grégoire Prat, professeur de lettres et auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels *Corto Maltese et ses crimes*, *Hugo Pratt en verve* et *Rousseau en verve* publiés aux éditions Horay]

> **À première vue le livre d’Eric Mansfield peut impressionner le lecteur avec ses 630 pages**, ses références bibliographiques, ses notes de bas de page et tout son appareil critique : pas d’erreur c’est bien une thèse que l’on tient entre ses mains. Et pourtant nulle raison d’avoir peur, **ce livre n’est pas réservé qu’aux spécialistes, bien au contraire** : il s’adresse à tous ceux qui aiment la poésie, à tous ceux pour qui la danse des mots, des sons et des images est un besoin vital !

En lisant ce livre, ils prendront conscience de toute la richesse de la poésie antillaise d’expression française. Je dis « en lisant » mais l’expression est maladroite, car il n’est pas nécessaire de lire ce livre de la première à la dernière page pour l’apprécier, il suffit de l’ouvrir un peu au hasard, de tourner les pages et de s’arrêter selon l’arbitraire délicat de son bon plaisir : il y a tant de poèmes à découvrir. Car c’est bien là la première qualité de cet ouvrage, indépendamment de la thèse soutenue par l’auteur et sur laquelle nous reviendrons : **il constitue une incroyable anthologie de la poésie antillaise francophone.** Des centaines de poèmes ou d’extraits de poèmes, du début à la fin du XXème siècle, sont proposés et présentés selon un ordre globalement chronologique. Cette poésie a poussé sur l’immense terrain de l’esclavage et de la colonisation, elle est née de ce fumier et contre lui : et c’est sans doute ce qui explique que la fleur poétique qui pousse aux Antilles est belle mais que ses épines sont si nombreuses et acérées.

Si l’on ne devait choisir que quelques jalons pour rendre compte de la trajectoire de cette poésie, **il me semble qu’il faudrait tout d’abord évoquer la fascination exotique d’un Fernand Thaly ou d’un Marcel Achard à laquelle répondra le cri ample, fier et indigné de Césaire** (1913-2008), cri de négritude, fierté d’être nègre, cri que prolongera et modulera l’antillanité de l’œuvre de Glissant.

> **Quelques extraits pour illustrer mon propos :**

La carte postale exotique (« L’exotisme, ce racisme à l’envers » disait Hugo Pratt)

« *La doudou sœur des Vahinés
Charmes aux matelots arrivés
D’un soir brûlant et biguinné
Là-bas sur la mer tropicale
Fil savoureuse à la fringale
La plus ardente des escales* »
Fernand Thaly (1882-1947)

« *Mais je n’oublierai pas, brune Martiniquaise,
L’élégance et l’esprit du “ madras calandé ”
Qui souligne si bien votre regard de braise* »
Marcel Achard (1892-1950)

La réplique sismique de Césaire dans *Le cahier d’un retour au pays natal* :

« *J’entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit
d’un qu’on jette à la mer... les abois d’une femme en gésine...* »
Et plus loin

« *Et elle est debout la négraille
la négraille assise
inattendument debout
debout dans la cale
debout dans les cabines
debout sur le pont
debout dans le vent
debout dans le soleil
debout dans le sang
debout et libre...* »

Seulement cette liberté est à conquérir. Glissant évoque, dans *La terre inquiète*, la souffrance provoquée par la colonisation

« *Cris de verrous et cri d’oufraie
et ce peuple était endormi
l’oiseau rapace fait son nid* »

Et cette souffrance, qui n’est pas sans espérance, doit être dépassée par l’homme antillais qui reconquiert son destin

« Je vois ce pays n'être imaginaire qu'à force de souffrance
et qu'au contraire très réel il est souffrance d'avant la joie »

Si l'exotisme, la négritude, l'antillanité et la créolité sont des clefs de lectures fondamentales pour appréhender l'art d'Orphée en terre Caraïbe, elles ne sont pourtant pas les seules : et c'est le mérite du travail d'Eric Mansfield de prendre le temps de nous emmener dans ces chemins de traverse, dans ces œuvres singulières pour lesquelles la poésie est moins une arme qu'une caresse amoureuse ou une prière.

L'amour tout d'abord avec, par exemple, la poésie libérée et sensuelle d'Eliane Marques-Larade, et sa troublante évocation de la jouissance dans *Soleil glacé*(1971) :

« Une épée silencieuse me transperce,

Glisse comme un reptile

Dans ma gorge souterraine ; vers quel hameau ?

Pour l'éclabousser de sa bave fertile. »

Le sentiment mystique ensuite qui nous rappelle que les Antilles, à la différence de la métropole, sont encore aujourd'hui une terre de foi. A ce titre l'œuvre d'Emmanuel Carnier, génie du calcul mental qui a passé plus de quinze ans de sa vie en hôpital psychiatrique, est des plus surprenante. Dans *Après l'enfer* (1960), on peut lire :

« D'où vient l'homme, où va-t-il le lynx voit-il la brise ?

Nul ne sait. Même Dieu cherche son créateur. »

Après ce rapide survol de l'ouvrage, prenons maintenant le temps de nous arrêter sur les propos de l'auteur. Et déjà sur le titre : *La Symbolique du regard – regardants et regardés dans la poésie antillaise d'expression française*. Avec le regard, **Eric Mansfield trouve l'accroche qui permet de mettre à jour le mieux possible la raison d'être de cette poésie antillaise.** C'est un peu comme lorsqu'on saisit le coin d'une nappe : quelques centimètres de tissu à peine dans la main, et pourtant il suffit de tirer un peu pour que la nappe et tout ce qu'il y a dessus vienne à nous. Que nous dit l'auteur ? Il nous dit que **le regard – ce sens primordial de l'appréhension du monde – est double.** Double, c'est-à-dire partagé ou plutôt écartelé. Il y a en chaque poète antillais une tension entre un colonisateur et un colonisé. Dans la lignée de Frantz Fanon et de son fameux *Peau noire, masques blancs*, le sous-titre de l'ouvrage aurait pu être *Regard noir, lunettes blanches*. Et c'est là tout le paradoxe de cette langue française qui est à la fois le véhicule d'une certaine aliénation culturelle (ou plutôt d'une aliénation certaine) et en même temps l'outil d'une possible libération poétique.

Pour permettre au lecteur de saisir ce phénomène d'aliénation (« Ma bouche est une autre bouche / ma main est une autre main » écrit le poète martiniquais Alfred Melon-Degras) **l'auteur analyse, tel un leitmotiv, la façon dont les poètes parlent des saisons.** Comment se fait-il que la quasi-totalité des poètes antillais évoquent les quatre saisons alors que la Caraïbe ne connaît que deux périodes climatiques distinctes, le carême et l'hivernage ? Cette évocation des quatre saisons montre bien qu'il y a une passivité du regard, et que le regard créateur est à conquérir au terme d'un combat avec soi-même.

On comprend mieux dès lors toute l'importance de l'approche psychanalytique et des notices biographiques qui introduisent les poèmes. La voix du poète n'est pas désincarnée : elle sort d'un corps, un corps marqué par une histoire familiale, sociale, économique et politique. La connaissance de cette histoire, de ce combat, apporte souvent un éclairage pertinent sur l'œuvre. Mansfield bien-sûr ne prétend pas déduire l'œuvre de la vie, mais il est indéniable qu'il y a souvent une correspondance qu'il serait dommage d'ignorer. Ainsi ne pas tenir compte des origines antillaises de Saint-John Perse conduirait à des erreurs d'interprétation. « L'eau de feuilles vertes » et « le mouchoir de tête » ne sont pas des métaphores mystérieuses mais la manière naturelle aux Antilles de désigner les feuilles de glycérine pour le bain ou le madras.

A propos de madras... le vers de Melon-Degras me vient à l'esprit « Adieu foulard, adieu madras », et j'ajouterais « adieu lecteur », il est temps de conclure cette chronique. Ah ! J'aurais voulu parler de Damas, de Senghor, de Stephenson, de Corbin, et de tant d'autres, et faire entendre ces voix libres, libérées, libératrices mais une présentation n'est qu'une introduction, maintenant c'est à vous de continuer. **Plus qu'une lecture, *La Symbolique du regard* est un voyage – un voyage initiatique pour comprendre ce sixième continent qu'est la Caraïbe.**

> Et s'il fallait mettre une note, ce serait : 